

FEUILLETON DU "SAMEDI"

Commencé dans le numéro du 23 Avril 1898

FANCHON LA VIELLEUSE

TROISIÈME PARTIE

RENAUD DE PERVENCHÈRE

VIII

(Suite)



Il considéra la lame pendant quelques minutes... (P. 9, col. 2.)

Si Namân parlait avec volubilité.

Il leur affirma que les Français, n'ayant plus aucun espoir de soumettre l'Algérie, étaient sur le point de l'abandonner.

On l'écoutait avec attention, personne de ceux qui étaient présents ne douta de sa parole.

Les invités se retirèrent vers minuit ; Si Namân resta seul avec Sidi Hadj Mohammed.

Comme il se disposait à se retirer, le vieux fanatique, qui se délectait à la conversation du spahi, ne se lassait pas de vomir peste et rage contre les chrétiens et leurs mœurs.

Il amena la conversation sur les femmes et lança contre elles mille insultes.

Puis il se leva, prit son burnous de parade, le suspendit par le milieu à son bras gauche, et, se plaçant en face du caïd, il lui dit :

— Sais-tu qu'en France un père n'a pas le droit de marier sa fille sans que celle-ci consente, Sidi ?

Le caïd haussa les épaules.

Si Namân continua :

— Ainsi, toi, tu es riche, puissant. Tu es saint, Dieu te protège ! Eh bien, en dépit de toutes ces faveurs du ciel qui te donnent le droit de commander aux autres hommes, la plus pauvre Kabyle aurait, selon les mœurs françaises, le droit de te repousser, si elle trouvait ta barbe trop blanche, si il lui répugnait de réchauffer de son corps ta vieille carcasse de chien glacé par la vieillesse...

Si Namân se rua sur le caïd pétrifié d'épouvante, lui roula autour de la tête le burnous qu'il tenait sous son bras.

Le rôle du malheureux était si faible que c'est à peine si on le percevait.

Le spahi se pencha à l'oreille du vieux caïd et lui dit à voix basse — Sidi ! les Français vendent leurs chiens, mais ne vendent pas leurs filles, tandis que les Arabes vendent leurs filles comme il vendent leurs chiens !... Les Français sont plus grands que les Arabes... Sidi, Aïcha est ma femme !

Il plongea son poignard jusqu'au manche dans le cœur du caïd. Le corps du vieillard se détendit, inerte.

Comprenant que son rival était mort, il retira son poignard dont la lame ruisselait de sang.

Il la considéra pendant quelques minutes, la fit glisser lentement entre ses lèvres ; sa langue, par un mouvement plus rapide que l'éclair, fit le tour de sa bouche et emporta le sang dont elle était imprégnée.

Le sang inondait le tapis, Si Namân se servit d'un haïk comme d'une éponge, pour l'étancher.

Cela fait, il couvrit le corps de sa victime d'un ample burnous s'approcha du seuil de la pièce où il se trouvait, appela le frère de Sidi Hadj Mohammed et revint s'étendre nonchalamment près du cadavre, dans la position d'un homme qui sommeille.

Quand le frère du vieux caïd accourut à moitié endormi, Si Namân lui fit signe qu'il avait à lui parler.

Le Rhamdam comprit et s'avança sans bruit vers le spahi.

— Je dois me rendre cette nuit même dans la tribu des Adjeronde, fais seller un cheval, je serai de retour avant le réveil de Sidi Hadj Mohammed.

Le frère du caïd s'inclina et sortit sur la pointe des pieds. Un quart d'heure après, il revint avec les mêmes précautions annoncer, à Si Namân que le cheval était prêt, lui souhaita un bon voyage et se retira dans ses appartements.

Si Namân sortit avec précaution de la maison, se dirigea au galop vers Magrinia et demanda à ses chefs une permission pour se rendre dans sa tribu.

Il ne douta pas qu'Aïcha n'y eût cherché un refuge.

Le matin, le cadavre de Sidi Hadj Mohammed fut découvert ; le meurtrier était évidemment Si Namân.

L'attaque fut aussitôt décidée.

Si Namân ne put quitter son poste que le surlendemain ; Aïcha, on l'a vu, avait repoussé les Beni-Snassen, enflammant le courage des guerriers Adjeronde.

Lorsque la jeune fille fut rétablie, elle regagna la tribu de son fiancé.

Au moment d'y arriver, Aïcha vit accourir vers elle un cavalier ; ses yeux étaient hagards, sa voix tremblante :

— Vierge des Beni-Mengouch, s'écria-t-il en désignant d'un air épouvanté la direction des Adjeronde, le fléau est là ! Le village est désert ! Il n'y a plus que des cadavres !... Que Dieu garde les Beni-Mengouch de sa colère !

Sur ce, le cavalier piqua des deux et lui sauta sur le chemin Abdallah et la jeune fille.

Le fléau de Dieu qui s'était abattu sur les Adjeronde, c'était le choléra. L'épidémie commençait alors à envahir la contrée du Kiss, à laquelle elle devait enlever en quelques jours la plus grande partie de sa population.

La terreur faisait désertifier les villages, aux indigènes ils s'enfuyaient dans les grottes et les bois, espérant ainsi échapper à la vue et aux atteintes de cet ennemi invisible et inexorable.

Ce fléau, selon leurs croyances superstitieuses, avait la puissance de voir et de choisir ses victimes.

Quand Aïcha et Abdallah entrèrent dans la maison des Ben Diff, Si Namân et Ali, en proie à la terrible épidémie, s'étendaient sur une natte et hurlaient comme des démons.

Le mal avait exercé sur Si Namân des ravages profonds ; il était à sa dernière période. La maladie était moins avancée chez Ali, l'aîné des Ben Diff pouvait encore voir et entendre ce qui se passait autour de lui.

Le cadavre de leur mère était étendu au milieu de la cour, où la pauvre femme s'était sans doute traînée pour appeler, vaine-ment, qu'on vint à leur secours ; leurs soins avaient disparu.

En arrivant à l'entrée de la pièce dans laquelle se trouvaient les deux frères, Aïcha s'arrêta immobile, glacée d'effroi.

Cependant, malgré l'horreur de ce spectacle, la courageuse jeune fille s'approcha d'eux et les considéra tour à tour.

Ayant reconnu Si Namân, elle sagenouilla à ses côtés, lui releva la tête dans ses mains et le regarda avec une anxiété muette.

Le visage de Si Namân était affreusement décomposé ; il ne conservait plus rien de cet air antérieur qui avait si vivement séduit la vierge des Beni-Mengouch.

Après quelques secondes de crainte, Aïcha l'appela avec toute la puissance de son âme. A cet appel suprême, les yeux de Si Namân cessèrent de rouler dans leurs orbites et s'arrêtèrent sur ceux de sa fiancée.

Aïcha y lut une dernière expression de reconnaissance et d'amour. Un rayonnement de félicité illumina le visage de la jeune fille :